

MARIE JOUDINAUD

Comme

des

éclats

de

toi

roman
l'Archipel



MARIE JOUDINAUD

COMME DES ÉCLATS
DE TOI

roman

l'Archipel

Collection « Instants suspendus »
dirigée par Virginie Fuertes

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4350-7

Copyright © L'Archipel, 2022.

I

BÉRÉNICE

Assis sur un canapé en cuir brillant comme du papier glacé, il releva la tête au moment où son menton s'apprêtait à tomber sur sa chemise, puis il se ressaisit d'un mouvement sec en passant sa main dans des cheveux gominés par la fumée et l'alcool.

Son voisin, hilare, lui tendit le joint qu'il tenait entre ses doigts. Il n'entendit pas ce que ce dernier, un inconnu entouré de deux blondes magnifiques, lui disait, et se contenta d'attraper le pétard pour en inspirer une longue bouffée. Le voisin, aussi blond que les deux créatures qui l'entouraient, portait un ignoble costume légèrement irisé. En affichant sur son visage un air lubrique, il enfonça sa tête dans le cou d'une des filles qui se mit à glousser tandis qu'il lui pinçait la poitrine. Légèrement mal à l'aise, Ulysse se tourna vers le reste de l'assemblée.

La musique battait son plein. Les fenêtres étaient grandes ouvertes et, malgré cela, la fumée avait transformé la pièce en aquarium : il imagina chacun des

protagonistes comme un immense poisson aux écailles multicolores et sourit à sa vision. Le parquet jonché de mégots de cigarettes résonnait sous les dizaines de talons aiguilles : les points de Hongrie ne seraient sans doute pas beaux à voir une fois la fête terminée. Il ricana en remarquant le déhanché vulgaire d'une des deux blondes qui s'était levée du canapé et se trémoussait maintenant sur la piste face à son voisin.

Il ignorait chez qui il était.

Tout ce qu'il sentait, c'était l'enivrante fumée du joint qui apaisait son cerveau et le goût amer qui se répandait dans ses veines.

Il passait une bonne soirée à observer les personnages qui peuplaient son quotidien, ravagés par les excès. À ses pieds qu'il avait nonchalamment posés sur la table basse, il vit une carte bleue briller à la lueur d'un spot, baignant dans les vestiges d'un rail de cocaïne. Il la reconnut, s'en saisit et la mit dans sa poche avant de l'oublier définitivement.

Soudain, l'autre blonde s'adossa au canapé à côté de lui : elle n'avait pas l'air bien. Sa peau luisait, ses bras tremblaient. Ses yeux fermés et maquillés apparaissaient comme deux pastilles noires figées sur son visage. Il se pencha vers elle et lui demanda si tout allait bien. Elle se contenta de grogner lourdement. Le type en costume irisé avait disparu avec la seconde fille. Ulysse était assis là, tout seul, et se demandait ce qu'il pouvait faire de cette belle étrangère mal en point.

Alors qu'il s'interrogeait, elle tourna la tête vers lui et ouvrit les yeux : cela ne dura que deux secondes, mais il ne pourrait jamais plus les oublier. Grand et chatoyant,

l'iris avait des éclats de violette, un soupçon de lilas : clairs, lumineux, immenses, ses yeux juraient par leur netteté et leur justesse avec l'ensemble de ce visage triste. Il attrapa son menton entre ses doigts et fixa son regard dans le sien : un instant, la détresse apparut, et ce petit éclair éveilla ses sens. Ce fut comme une douche froide.

— Je vais te ramener chez toi.

Livide, l'inconnue referma les yeux et se laissa conduire jusqu'au vestiaire où il récupéra son manteau, elle ignorait ce qu'elle avait fait du sien. La musique tambourinait dans ses oreilles sans qu'elle puisse l'arrêter, le sol se déroba sous ses jambes minces, tandis que des frissons parcouraient son dos ; elle finit par attraper une grande cape de fourrure blanche dans laquelle elle s'enroula : elle ne lui appartenait pas, mais elle était si douce... Le grand garçon la saisit par le bras et l'aida à franchir l'entrée bondée. Sur le chemin, deux ou trois personnes les arrêterent pour qu'ils restent encore quelques minutes, mais ils fendirent la foule et se retrouvèrent bientôt sur le palier. Elle se sentait si mal. Il avait dû le comprendre car il avait repoussé chacune des personnes qui tentaient de les convaincre de prendre un dernier verre, pour lui creuser un passage au milieu de tous. Qu'est-ce qu'il lui voulait ? Où l'emmenait-il ? Elle n'avait pas très envie d'y penser : après tout, elle s'en fichait. Ce ne serait pas la première fois qu'elle se réveillerait dans le lit d'un type à qui elle n'avait jamais parlé. Tout ce qu'elle voulait, c'était s'allonger sur un matelas et dormir, dormir, dormir...

Ils descendirent par l'ascenseur et se retrouvèrent rapidement dans la rue. Maintenant, il la portait à

moitié. Il fallait qu'il soit drôlement cinglé pour vouloir d'elle dans cet état.

Comme il le craignait, il n'y avait pas le moindre taxi aux alentours. Il n'était pas en état de conduire, il le savait, mais il n'avait pas non plus l'intention de la ramener à pied.

Alors tant pis, il sortit sa clé de sa poche et l'entraîna vers sa voiture, une belle petite Porsche grise garée sous un marronnier.

Il tenait la jeune femme par les épaules, mais au moment où il voulut ouvrir la portière, son talon glissa sur la marche du trottoir, et la belle droguée tomba sur le goudron : le manteau de fourrure blanche constellé de taches boueuses s'étalait autour d'elle comme un grand éventail. Allongée sur le dos, elle avait fermé ses paupières paillonnées. Sa bouche entrouverte laissa échapper un murmure tandis que sa tête roulait sur le côté. Il la contempla, et la pitié qui l'envahit serra son cœur quelques secondes. Elle était si jolie. Il se pencha à nouveau sur elle :

— Où habites-tu ? Comment t'appelles-tu ?

Comme elle ne répondait pas, il s'assit à genoux sur la marche et prit son visage entre ses mains en repoussant les mèches de cheveux dorés qui lui collaient aux joues.

— Il faut que tu m'aides, s'il te plaît. Je veux te ramener chez toi, au chaud, mais je dois savoir comment tu t'appelles et où tu habites.

Elle se voyait étendue sur le trottoir gelé qui la faisait trembler. Il lui parlait. Pourquoi voulait-il son nom et son

adresse ? Pourquoi ne la ramenait-il pas chez lui pour en faire ce qu'il voulait ? Sa voix était chaude, douce comme du velours dans ses oreilles douloureuses... Elle eut envie de se blottir contre lui et de s'endormir, mais elle n'avait pas la force de se relever. Alors elle murmura tout bas :

— Bérénice.

Il répéta son nom plusieurs fois et la souleva dans ses bras pour l'installer sur le siège de la voiture. Tout tournait autour d'elle : elle avait l'impression de voler.

La chaleur s'empara de son corps en quelques secondes : il transpirait tant que le tissu de sa chemise lui colla bientôt à la peau. L'habitable s'emplit de buée lorsqu'il démarra. Avachie dans le fauteuil à côté de lui, Bérénice n'avait pas bouclé sa ceinture. Il se pencha pour l'attacher après avoir quitté sa place de parking. Le manteau de la jeune fille, couvert de boue, laissait de grandes traînées sur le cuir beige des fauteuils. Il n'y fit pas attention, inquiet de la tournure que prenaient les événements. Bérénice transpirait elle aussi en poussant des gémissements. Ses bras et ses jambes tremblaient légèrement. La tête en arrière, elle avait baissé ses paupières charbonneuses.

— Bérénice, ouvre les yeux, tu vas être malade si tu ne regardes pas la route...

Elle ne l'écoutait plus. Il se demanda ce qu'elle avait pu prendre pour se retrouver dans un tel état. Il conduisait prudemment, et se sentait à l'aise malgré la quantité de gin qu'il avait avalée et les rails de cocaïne qu'il s'était enfilés. La détresse de la jeune femme l'avait sorti de son misérable état. Et puis sans doute avait-elle l'habitude, pensa-t-il en s'arrêtant à un feu rouge.

Paris était désert. Les ampoules des lampadaires brillaient comme de jeunes soleils dans la nuit noire : l'humidité voilait leurs contours dans une brume à la fois pénétrante et délicate qui rendait l'atmosphère de cette fin de nuit presque poétique. La petite Porsche traçait sa route dans les avenues vides. Il avait décidé de conduire Bérénice chez lui : c'était ce qu'il y avait de plus simple maintenant. De toute façon, elle serait incapable de se coucher seule.

En arrivant sur la place de la Concorde, il ouvrit la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air et de fraîcheur dans la voiture. La brise vint frôler les narines de Bérénice qui se cambra soudainement. Puis son visage tomba en avant, ses bras et ses jambes se crispèrent et son corps tout entier s'anima de soubresauts tandis que sa tête repartait en arrière. Il cria, coupa le contact, attrapa le visage de la jeune fille entre ses deux mains : les paupières s'ouvrirent sur deux yeux révoltés. Il chercha son téléphone pour appeler les secours. Il retourna toutes ses poches, regarda dans la boîte à gants que venaient heurter les jambes de Bérénice. Mais où l'avait-il mis, putain ? Sans doute l'avait-il oublié à la soirée... ou alors on le lui avait pris, en tout cas il n'était pas dans ses poches. Bérénice n'avait même pas son sac à main : ça ne servait à rien de chercher le sien. Il réfléchit trente secondes, mit le contact et repartit dans un crissement de pneus qui vint briser l'obscurité de la ville. À Paris, on n'est jamais loin d'un hôpital : l'y emmener était la meilleure solution. Il fit demi-tour et se précipita vers les quais qui s'ouvraient devant lui, vides, déserts.

Il ne remarqua pas l'autre voiture, l'autre Porsche, qui s'aventurait elle aussi vers les quais. Il ne vit pas le regard terrifié de la femme qui conduisait le véhicule au moment où les deux machines se heurtèrent dans un hurlement de métal. Le choc résonna dans ses oreilles, son corps, son cerveau, au moment où il sentit sa tête heurter l'airbag. Puis les ténèbres envahirent son esprit.

Un chatouillement fit frémir les narines de Madeleine, et la força à relever les paupières. Le froid la paralysait... à moins que ce ne soit la peur ? À travers ses longs cils, son regard se posa sur les taches noires qui maculaient le bitume gelé, à quelques centimètres de son nez. Elle releva la tête, fut prise d'un vertige et s'écroula aussitôt, son menton heurtant la chaussée dans un bruit sec. Elle rouvrit les yeux et s'aperçut que la neige s'était mise à tomber. En lui caressant le nez, les flocons qui dansaient au-dessus de sa tête l'avaient ramenée chez les vivants. Un vent glacé la cloua au sol, en même temps qu'une douleur vive lui martelait le crâne. Elle allait à nouveau s'évanouir quand un bruit lui fit quitter sa torpeur : un gémissement s'élevait tout près d'elle, assourdi par le froid et le vent, la forçant à s'appuyer sur ses bras pour se relever... et contempler l'ampleur du désastre.

Les deux voitures n'étaient plus que débris de tôle et de ferraille fumantes.

Madeleine, qui attachait rarement sa ceinture de sécurité, par mépris des règles parfois, et parce qu'elle l'oubliait souvent, avait été propulsée à travers le pare-brise, ce qui expliquait les coupures qui lui entaillaient les joues et le front, les taches de sang sur la chaussée, ainsi

que le profond mal de tête qui lui cognait les tempes. La plainte reprit, longue et insistante. Elle réprima un haut-le-cœur et parvint à s'asseoir sur le pavé : son regard se porta sur la voiture la plus proche. Il faisait sombre et les réverbères parisiens révélaient mal l'ensemble de la scène. La neige tourbillonnait maintenant devant ses yeux, l'empêchant de voir d'où provenait la plainte. Une ombre sembla remuer dans l'habitacle. Elle se releva entièrement, se hissa sur ses pieds et s'approcha en boitillant de la carcasse de la Porsche qui avait fini sa course dans la rambarde en pierre à l'entrée du métro. Sa propre voiture était un peu plus loin, au milieu de la rue. Elle appuya ses mains aux montants de la portière, sans prendre garde aux éclats de verre qui lui déchirèrent la peau, et se pencha vers le corps sombre qui gémissait. L'airbag s'était gonflé, atténuant l'effet du choc, mais le visage du conducteur paraissait bleu et gonflé. Sur le siège voisin, un second corps reposait, blanc dans cette nuit d'hiver, éclaboussé de marques rouges, presque noires.

Madeleine se raidit, un tremblement de panique la secoua violemment. Autour d'elle, pas un bruit de moteur, pas un passant. Certes, il était tard, mais elle n'aurait jamais imaginé que les rues de Paris pussent être si désertes la nuit. Elle se précipita tant bien que mal vers les ruines de sa voiture. À travers la portière pliée, elle parvint par miracle à attraper le sac qui se trouvait toujours à ses côtés lorsqu'elle conduisait. À genoux sur les pavés, elle en vida le contenu par terre, s'empara de son téléphone qui lui glissa deux fois des mains, et composa finalement le numéro des pompiers, en sanglotant :

« Venez, venez vite, il y a eu un accident, à la Concorde. Je vais bien, mais... oh, mon Dieu... je crois que j'ai tué les deux autres... » Puis Madeleine s'évanouit.

Il voulait ouvrir les yeux mais ses paupières ne lui répondaient plus.

Des bruits lui parvenaient aux oreilles, des cris, une sirène hurlante, des voix, des chuchotements, le crissement d'une machine qui semblait broyer la tôle autour de lui.

— Vous m'entendez ?

Tout lui revint soudain à l'esprit : la soirée, l'alcool, la nuit, l'autre voiture, l'accident, les ténèbres dans lesquelles il avait sombré... et surtout, Bérénice, ses longs cheveux, ses yeux sublimes et ses convulsions soudaines, dans la Porsche.

Il tenta de hurler : « Oui ! Occupez-vous d'elle ! Il y a quelques instants, elle vomissait sur le siège, et ses yeux, ses si beaux yeux violets, tournaient dans tous les sens : laissez-moi, je vais bien, occupez-vous d'elle ! »

Mais le seul son qui sortit de sa bouche n'exprimait rien de compréhensible : en entendant cet étrange et écœurant borborygme, il eut l'impression qu'il allait étouffer. Alors sa conscience craqua, et il s'enfonça de nouveau dans la nuit.

Lorsqu'il revint à lui, on l'extirpait des boyaux de la machine infernale et fumante. Son corps désarticulé ne lui obéissait plus : il se demanda s'il était paralysé. Cette fois, ses yeux s'ouvrirent. On animait un ballon au-dessus de sa tête, vraisemblablement pour l'aider à respirer, puis on lui braqua une lumière dans les pupilles.

— Il est conscient ! On le tire de là et on l'embarque !

Il n'eut pas le temps de tourner les yeux vers Bérénice : une innommable douleur lui transperça les jambes, et il se sentit arraché de l'habacle par des bras puissants qui le posèrent aussi délicatement que possible sur une civière.

Au milieu des cris, il ne vit pas qu'il s'était mis à neiger. À toute vitesse, les pompiers installèrent la civière dans le camion et refermèrent les deux portes battantes. La sirène se mit à hurler, et le bolide fila dans la ville, laissant derrière lui, au milieu des tristes épaves de cette sinistre soirée, la silhouette immobile d'une jeune femme rouge, blanche et violette dont l'âme fragile venait de s'envoler.

MADELEINE

Le bip d'un téléphone sur répondeur la réveilla. Elle ouvrit les yeux, battit des paupières, éblouie par le néon suspendu au plafond, tourna la tête à gauche puis à droite : le bruit n'était pas celui d'un répondeur, mais il provenait d'une machine qui ronflait à son côté. Elle poussa un long soupir et les souvenirs de l'affreuse nuit qu'elle avait passée se faufilèrent dans sa mémoire.

L'accident. La place de la Concorde vide. Les deux voitures en miettes, la neige, la fumée, le froid. Et surtout, ce que son esprit ne pourrait jamais oublier, le visage tuméfié de l'homme retenu par les jambes dans l'habitacle. À côté de lui, une silhouette désarticulée, repliée sur l'airbag. Un haut-le-cœur la secoua, et avant qu'elle ait le temps ne serait-ce que de gémir, une infirmière apparut pour lui maintenir le visage au-dessus d'une bassine afin qu'elle puisse se soulager. Elle vomit, grogna, pleura et s'allongea à nouveau dans les draps jaunes de l'Assistance publique. La jeune infirmière lui souffla des paroles réconfortantes en lui épongeant le front.

— Madame, vous m’entendez ? Vous êtes à l’hôpital, tout va bien. Vous êtes en état de choc, mais vous êtes sortie d’affaire.

Madeleine ne voulut pas répondre, pas tout de suite. Elle se rappela avoir déambulé jusqu’à son sac, avoir composé le numéro des pompiers, leur avoir parlé. Après, c’était le vide, le trou noir. Elle ignorait totalement comment elle avait été transportée jusqu’ici.

Elle n’aurait jamais dû prendre sa voiture ce soir-là. Elle n’était pas ivre, elle avait toujours fait très attention à sa consommation d’alcool, qu’il faille conduire ou non, mais elle était profondément fatiguée. Elle avait décidé de se rendre en voiture à cet ennuyeux dîner mondain, par flemmardise. Les amis qui l’avaient reçue habitaient à quelques stations de métro de son appartement, mais elle se doutait qu’il serait difficile de trouver un taxi après minuit, qu’elle serait plus libre si elle circulait par ses propres moyens.

La liberté... elle agissait toujours au nom de cette prétendue liberté, qui le lui faisait parfois payer bien cher.

On avait enfoncé l’aiguille d’une perfusion dans sa main droite, et la peau de son visage, qui tirait affreusement, avait sans doute été recousue, tout comme ses avant-bras. Elle décida d’appeler la jeune infirmière pour lui demander un calmant, mais elle était si fatiguée que le son resta bloqué dans sa gorge. Elle insista et finit par pousser un vague murmure, au bruit duquel l’infirmière arriva précipitamment. Cette dernière, très jeune, s’adressa à Madeleine avec une infinie douceur. Elle portait une tenue vert pâle, aux allures de pyjama,

et ses longs cheveux blonds étaient relevés sur le haut de son crâne, en un chignon exécuté à la va-vite. Elle se déplaçait silencieusement, donnait l'impression de glisser sur le sol.

— Bonjour, madame, vous êtes à l'hôpital, tout va bien. Comment vous sentez-vous ? Le médecin va bientôt venir vous examiner, mais d'ici-là, dites-moi si vous souffrez.

— J'ai mal à la tête...

— Oui bien sûr, c'est normal. Nous allons renforcer la perfusion. Dans quelques dizaines de minutes, vous vous sentirez mieux. Voulez-vous que nous contactions quelqu'un ? Avez-vous un parent ou un ami qui puisse venir vous tenir compagnie ?

Madeleine réfléchit un instant. De la famille, elle n'en avait pas. Ses parents s'en étaient allés pour l'autre monde depuis belle lurette, la laissant seule pour affronter la jungle de la vie. Célibataire endurcie, qui avait toujours fait passer son travail avant le reste, elle ne s'était pas mariée et n'avait pas eu d'enfants. Des amis, elle en avait des tonnes : le répertoire de son téléphone regorgeait de numéros, de contacts, d'adresses en tout genre. Et pourtant, parmi eux, elle ne voyait pas qui appeler. Sur qui pouvait-elle compter ? Accepterait-elle que l'un d'entre eux la voie dans l'état où elle se trouvait ? Sur quelle épaule pourrait-elle se pencher et céder à l'angoisse de cette nuit en déversant le torrent de larmes qui s'agglutinaient en elle ? Toutes ces questions, qu'elle connaissait pourtant bien, ne s'étaient pas posées depuis longtemps. Bien sûr, il y avait Francis...

Elle soupira et répondit calmement :

— Merci, vous êtes gentille, mais je suis seule. Il faudrait juste que je prévienne mon employeur que je ne viendrai pas au bureau aujourd'hui.

— Je vais m'en occuper si vous le souhaitez. Avez-vous ses coordonnées quelque part ?

— Vous êtes un ange, mademoiselle. Vous trouverez les coordonnées de Francis Dulac dans mon répertoire téléphonique, à la lettre F. Je suis son attachée de communication.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le téléphone de Madeleine avait bel et bien résisté à l'accident. La jeune femme fouilla dans le placard où ses vêtements et son sac avaient été rangés, en sortit le téléphone et quitta la chambre pour passer le coup de fil dans le couloir.

Madeleine s'enfonça dans son oreiller, et la solitude s'abattit sur elle de plein fouet. Elle se sentit désemparée, malheureuse et démunie. Qu'est-ce qu'une femme de près de cinquante ans comme elle, qui avait tracé sa route et s'était bâti une solide réputation à la force de ses petits bras, faisait à l'hôpital, seule ? Pourquoi n'y avait-il pas à son chevet un mari, un compagnon, un amant ou un enfant, pour la veiller et la réconforter ?

La rage et la colère prirent racine au fond de sa gorge. Lorsque l'infirmière revint dans la pièce, accompagnée d'un médecin, elle sanglotait.

Celui-ci s'approcha de son chevet et chaussa ses lunettes. Il n'avait pas plus de trente-cinq ans, et sous sa blouse blanche, on devinait la démarche assurée des êtres solides. Son visage fin et sa peau claire rompaient nettement avec sa tignasse de cheveux châains et la barbe qui courait le long de ses joues. Il commença par

l'ausculter, regarda ses pupilles à l'aide d'une minuscule lampe de poche, prit sa tension. Une fois son rituel terminé, il saisit la fiche installée au bout du lit, y inscrivit quelques lignes au stylo-bille, vérifia que la perfusion était bien réglée, et la regarda pour la première fois :

— Madame, je suis le médecin de service, je me suis occupé de vous cette nuit, et j'ai la joie de vous annoncer que vous êtes une miraculée... Vous n'avez rien. Mis à part quelques contusions, quelques points de suture, votre corps est en parfait état. Vous pouvez remercier le ciel jusqu'à la fin de votre vie. Vous avez été éjectée de votre voiture, vous êtes aplatie sur la chaussée, êtes restée inconsciente quelques minutes sans doute, mais vous êtes indemne.

Après un court silence, il ajouta :

— Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Madeleine tourna la tête et ferma les yeux pour retenir en elle les larmes qui lui brouillaient la vue. Elle avait soigneusement évité de penser aux autres depuis qu'elle avait repris ses esprits. Les autres, ceux dont elle avait vu les corps déchiquetés dans le fond de la voiture fumante. Elle se mit à trembler. Le jeune médecin se pencha sur elle, et contre toute attente, d'un geste doux et tendre, il posa sa main sur son bras pour l'apaiser. Les larmes roulèrent sur ses joues, elle réprima un sanglot, avant de se tourner vers lui et de plonger son regard dans le sien. L'infirmière se tenait à côté, le visage légèrement penché, les yeux tristes, les lèvres retroussées dans un demi-sourire. Madeleine demanda comment se portaient « les autres ». Pour l'une, elle avait peu de doutes... Mais le second ? Peut-être s'en était-il tiré ?

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



@editions_archipel

Achevé de composer
par Atlant'Communication